

## II. – INFORMATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

126.32 ABRAMS (Douglas Carl).  
**Selling the Old-Time Religion. American Fundamentalists and Mass Culture, 1920-1940.** Athènes, University of Georgia Press, 2001, 168 p. (bibliogr. index) (cf. *supra*, pp. 17-40).

126.33 AIJMER (Göran).  
**New Year Celebrations in Central China in Late Imperial Times.** Hong Kong, The Chinese University Press, 2003. viii+180 p. (bibliogr., index).

Ce livre assez court est une anthropologie symbolique des festivités du nouvel-an dans une région du Centre de la Chine (autour du lac Dongting, provinces du Hubei et Hunan) à partir d'un corpus de textes datant du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. L'ensemble des données du corpus retenu est présenté et analysé de façon systématique et claire, et constitue une contribution nouvelle à l'étude du cycle religieux annuel des Chinois.

Le présent recenseur est cependant étonné, à plusieurs titres, de l'approche retenue. Il est tout à fait raisonnable de limiter une telle étude à une aire culturelle spécifique de la Chine, mais, même s'il introduit quelques données comparatives dans les derniers chapitres, l'auteur n'évoque pas la spécificité de la région étudiée, ou au contraire le caractère pan-chinois des rites étudiés ; ceci est curieux, à propos d'une fête aussi essentiellement pan-chinoise que le nouvel-an. Mais surtout, il est inattendu de la part d'un anthropologue de terrain, de limiter l'analyse à des matériaux historiques alors qu'il s'agit d'un des cycles rituels du calendrier liturgique chinois les mieux conservés aujourd'hui. L'A. n'explique pas pourquoi il a choisi de traiter la question à partir de textes uniquement, même s'il explicite son choix de l'anthropologie

symbolique, selon laquelle la cohérence inhérente du système de représentation étudié (les images et symboles mis en œuvre dans les rites) est plus importante que les interprétations discursives (l'exégèse) qu'en font les acteurs. Cette position (qui laisse très sceptique l'historien, mais qui a le mérite d'être clairement formulée) le mène à interpréter des pratiques hors de leur contexte liturgique et théologique. Divers rites tout à fait institutionnalisés et bien connus des historiens sont traités comme s'il s'agissait de curiosités folkloriques.

L'approche de G.A. soulève encore un autre problème : on peut l'approuver quand il juge que le matériau choisi (les monographies locales) sont, hors les incertitudes de datation, de la bonne ethnographie. Mais ces monographies constituent de l'ethnographie hautement sélective, qui ne parle que de ce qui est, du point de vue confucianiste des « ethnographes » en question, orthodoxe, c'est-à-dire le culte des ancêtres, les rites au sein de la famille. Pas un mot ou presque du reste, des autres structures sociales (communautés de cultes locales, etc.) De fait, dans l'analyse de G.A., il n'est question que du nouvel-an comme rapport des vivants aux ancêtres et des constructions de la patrilinéarité et des alliances. En bref, une contribution intéressante, mais qui ne dit certainement pas tout sur le nouvel-an, même dans le Hunan-Hubei de la fin de la période impériale.

Vincent Goossaert.

126.34 ALLEN (Charles).  
**The Buddha and the Sahibs. The Men Who Discovered India's Lost Religion.** Londres, John Murray, 2002, XIV+322 p. (bibliogr., index, illustr., carte, tabl.).

Depuis l'*Orientalism*, d'Edward Said, paru en 1978, il est devenu politiquement correct de

voir dans les études orientales non la découverte par les Européens de civilisations, de religions jusqu'alors peu connues ou inconnues et donc l'occasion pour l'Occident de rendre hommage et de s'ouvrir à un monde nouveau, mais au contraire la création d'un « autre », qui était du même coup jugé, réinterprété, dominé et colonisé. L'ouvrage de Said n'était pas sans mérites (ce que j'avais dit quand j'en avais fait, dans *Critique*, le premier compte rendu paru en France) et il a été l'occasion de quelques utiles mises en question de certains aspects de nos recherches. Mais il était aussi d'une injustice extrême et il a donné lieu par la suite, chez quelques épigones, à des absurdités. C'est précisément contre Said que s'inscrit C.A. quand il décrit et défend dans ce livre l'œuvre de découverte au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, par les premiers « orientalistes » européens – les Sahibs de son titre –, de l'ancienne civilisation de l'Inde et plus particulièrement du bouddhisme. Que ce dernier les ait attirés plus que l'hindouisme sera peut-être considéré comme dû aux préjugés d'Occidentaux plus sensibles à son côté « raisonnable », modéré, accessible, différant en cela de l'hindouisme, plus étrange dans certains de ses rites, lié au système social exclusiviste des castes, donc replié sur lui-même. Mais si C.A. axe son ouvrage sur le bouddhisme, il n'oublie pas la découverte du sanskrit, ni l'intérêt européen ancien pour le monde hindou : la Bhagavad Gita a été traduite en 1785 et on sait ce que Goethe disait de Shakuntala. Certaines observations de Hodgson, en 1835, sur les cultes de la Déesse restent valables : on ne jugeait donc pas si mal. La « Renaissance Orientale » n'est pas une vaine expression, or elle a été forgée en un temps où ne foisonnaient pas chez nous comme aujourd'hui les maîtres à penser venus de divers pays d'Asie.

Pour en revenir à C.A., si les spécialistes ne découvriront dans son livre rien qu'ils ne sachent déjà, un public moins au courant y trouvera par contre matière à s'instruire et à réfléchir – par exemple (pour prendre un cas particulier) sur le rôle qu'ont joué des Européens et des Américains dans l'évolution moderne du bouddhisme, qui n'a pris son aspect actuel que sous l'influence de l'Occident. Mais on pourrait mentionner bien d'autres points. Il y a là des récits très vivants, des anecdotes curieuses, des descriptions précises sur ce qui fut une aventure intellectuelle d'une grande importance, effet d'une curiosité désintéressée – ainsi que sur des vies le plus souvent peu banales. L'ouvrage se lit avec plaisir et intérêt. Il est, même dans son édition de poche, intelligemment illustré. Il comporte un excellent glossaire, une bonne

bibliographie et un très utile index. Pertinent, agréablement instructif, c'est un ouvrage à recommander.

André Padoux.

126.35 ANDREWS (Dee E.)  
**The Methodists and Revolutionary America, 1760-1800. The Shaping of an Evangelical Culture.** Princeton, Princeton University Press, 2000, 368 p. (annexes) (cf. *supra*, pp. 17-40).

126.36 BALMER (Randall).  
**Encyclopedia of Evangelicalism.** Louisville-Londres, John Knox Press, 2002, 654 p. (bibliogr.) (cf. *supra*, pp. 17-40).

126.37 BARBET (Alix), éd.  
**La Peinture funéraire antique, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.** Actes du VII<sup>e</sup> colloque de l'association internationale pour la peinture murale antique (AIPMA), 6-10 octobre 1998, Saint-Romain-en-Gal – Vienne, Paris, Éditions Errances, 2001, 400 p. (bibliogr., illustr.).

Ce bel ouvrage – publié par Errance, l'un des seuls éditeurs français spécialisés en archéologie – expose les Actes du VII<sup>e</sup> colloque de l'association internationale pour la peinture murale antique (AIPMA). Le mérite de ces actes est, à la manière de ses prédécesseurs édités tous les deux ou trois ans à la suite de colloques, de nous dresser un portrait assez vivant de la connaissance sur l'étude de la peinture murale antique. Cette périodicité invite, en quelque sorte à un état des lieux mis à jour.

Le thème des actes de cette édition en particulier concerne la peinture funéraire. La production artistique dans ce domaine est, en effet, d'une rare richesse. Ainsi l'ouvrage embrasse une période allant de l'époque hellénistique à l'époque paléochrétienne, sur une ère géographique vaste, interrogeant des spécialistes de l'ensemble du monde méditerranéen et proche-oriental. On y parle principalement de l'Égypte, de l'Étrurie, du monde romain, et du monde grec bien sûr. L'ouvrage regroupe une cinquantaine d'interventions de qualité fort inégale. Les articles présentés sont en français, anglais, allemand, italien et espagnol.

Plusieurs articles regroupés pêle-mêle dans une partie intitulée « brèves », placés dans la seconde moitié de l'ouvrage, s'écartent